

RENCONTRER UNE PLANTE

La Preuve par 7 m'a demandé de nommer les gens qui m'ont marqué. J'aime toujours me rappeler de cette histoire que raconte Olivier Sacks, dans son livre « L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau », l'histoire d'un autiste, José, qui par la nature même de son handicap est renfermé, insensible aux influences extérieures et, selon O. Sacks, dirigé par une logique intérieure, contrairement à tout le monde. Il raconte : « José regardait de temps en temps le ciel et les arbres, mais il regardait surtout par terre, le tapis de trèfles et de pissenlits ». José va avoir un œil vif et rapide, reconnaître là où il ne semble y avoir que des herbes, le trèfle rare. « Il ne découvrit pas moins de sept espèces d'herbes différentes, qu'il semble reconnaître et saluer comme des amis ». Apparemment c'était le pissenlit sa plante à lui et pour le montrer il va la dessiner. « C'est un dessin splendide, précis et vivant. Il montre son amour pour la réalité, pour une autre forme de vie ».

José peut seulement appréhender le monde extérieur d'une manière toute particulière, il sera incapable d'apprendre par l'abstrait, la généralité ou l'absolu, il a besoin de particulier. Cette absence d'influence extérieure et son isolement absolu lui permettent seulement d'établir avec le monde « des connexions « verticales » essentielles, dans leur immédiateté, avec la nature et la réalité [...] Ce contact « vertical » est très frappant chez José, d'où la franchise pénétrante, la clarté absolue de ses perceptions et de ses dessins, dépourvus d'une ombre ou même d'un soupçon d'ambiguïté ou de détournement, d'où sa solidité de roc face aux autres, qui ne peuvent l'influencer. »

Olivier Sacks fait l'éloge de cet artiste et il fait la remarque que malgré ses dons il n'arrivera à rien faire de sa vie sans la rencontre avec une personne qui pourrait le guider et l'employer, « Y a-t-il une place pour lui dans le monde, une place où il trouverait à utiliser son autonomie, tout en la gardant intacte ?

La rencontre inattendue avec une plante m'a permis de faire le lien manquant entre moi et les autres. Lors d'un voyage dans la Nièvre, j'ai découvert un village dont toutes les maisons étaient entourées de thuyas, de haies taillées en forme de parpaing, pour mieux imiter les murs mitoyens en ciment. Parmi ces haies, l'une était plantée de *Fallopia sachalinensis* qui m'a étonnée par son exubérance. C'est un sous-arbrisseau herbacé, robuste, dont les tiges peuvent atteindre plus de trois mètres de hauteur, avec des énormes feuilles largement ovales, cuspidées à leur sommet et en forme de cœur à leur base. Peut-être me faisait-elle penser aux grandes plantes que ma grand-mère cultivait dans son jardin en Argentine, aux Ombùs, *Phytolacca dioica*, espèce d'arbre qui pousse là-bas aussi vite qu'une mauvaise herbe. Dans la campagne à Buenos Aires ces plantes signalent les anciennes routes. J'ai demandé à quelqu'un quel était le nom de cette plante, cette personne m'a répondu : « C'est une saloperie ». Cette réponse a suffi pour que je m'identifie à elle. Cet homme en l'appelant « saloperie » mettait l'accent, sans le savoir, sur les qualités écologiques de cette plante. Mon histoire est celle de quelqu'un qui n'est pas chez elle et qui cherche à avoir aussi, comme les autres, ses racines. Ma famille d'adoption est une famille botanique, les polygonacées : ces « saloperies ». Les rencontres ne se font pas seulement avec les gens, mais aussi avec les plantes. Ma rencontre avec *Polygonum* a été le résultat d'un travail personnel, intime et, comme la rencontre avec certaines personnes, il m'a indiqué le chemin pour pouvoir me rencontrer.

Le dehors m'intéresse à travers le regard. La définition donnée par Pascal Dibie¹, ethnologue, c'est l'appréhension du dehors tout en restant à l'intérieur de nous-même. « C'est bien de cet écoulement incessant entre le dehors et le dedans, entre le regardé et l'appréhendé, le manipulé, l'observé, le distingué, l'inventorié, que la vision se forme, que l'homme se donne pour réel quelque chose qui ne semblait pas l'être jusqu'à ce qu'il voie. Étrangement, le regard est le contraire d'une globalisation, c'est lui qui construit la vue, qui ajoute, retranche, omet, construit et subjectivise. [...] Regarder l'acte de regarder, faire advenir le regard, c'est accepter de se projeter tout en opérant un retournement sur soi-même. Accepter l'idée que celui qui regarde tient compte et de l'image qu'il prend et de l'image qu'il donne. Or pour en arriver à cette vision contemporaine du regard, il a fallu de l'incompréhensible, de l'inadmissible, de l'autre enfin. »

Liliana Motta, septembre 2022

¹ DIBIE Pascal, *La passion du regard : essai contre les sciences froides*, Paris, Métailié, 1998, p.25-26.